

Madame Renée Létang. (Née à Sannat en 1922)

Le Coiffeur

Dans chaque bourgade vers 1920, il y avait un ou deux coiffeurs. Coiffeurs pour hommes et enfants, filles et garçons.

Les femmes, elles, ont porté le chignon jusqu'après la guerre de 14-18, jusqu'en 1926 environ, les unes plus tôt, les autres plus tard. Il fallait oser et affronter les regards plus ou moins approbateurs des autres. Comme les manches et les jupes courtes. Il fallait oser. Mais toutes l'ont fait, petit à petit. L'Église surtout mettait des bâtons dans les roues et des siècles d'habitudes et de domination des femmes ne s'effacent pas comme cela, d'un seul coup.

Vers six ou sept ans je portais des robes courtes avec des manches courtes et la taille basse. La jupe était souvent plissée. On portait le tissu à plisser chez les teinturiers, puis on en faisait des jupes. Les souliers à petits talons avaient remplacé les bottines. La femme était tout à fait transformée.

Les coiffeurs avaient donc maintenant la clientèle des jeunes filles et des femmes. Puis on a inventé le fer à friser électrique. On roulait les mèches autour du fer chaud, puis on peignait et cela leur donnait du gonflant.

Mon premier coiffeur a été Louis Delage, qui était en même temps secrétaire de mairie. Je faisais très attention de ne pas bouger car j'avais peur de ces ciseaux qui passaient si près de mes oreilles. J'en entends encore le bruit. La séance de coiffeur n'était pas un plaisir. Ensuite Marius Gayet qui avait eu un accident et ne pouvait plus faire le maçon a appris le métier de coiffeur, c'est le seul coiffeur que j'ai eu pendant toute mon adolescence. Même lorsque j'étais interne à l'École Supérieure de Montluçon, je n'en ai pas eu d'autre. J'attendais les vacances pour me faire coiffer. Entre temps nous nous lavions la tête dans le lavabo et les cheveux séchaient tout seuls. Marius avait loué un petit appartement au bout du café-buvette Ducourtial sur la place de Sannat, derrière le monument aux morts. C'est vers 1937-38 qu'est apparue la permanente, à Sannat tout au moins. Les cheveux restaient frisés pendant 4 à 5 mois. Bien sûr, entre temps il fallait laver les cheveux, leur donner une forme « la mise en plis » C'était la mode des petits rouleaux. Je n'en ai jamais voulus, je n'aimais pas. Donc, une fois lavés et séchés ils prenaient la forme qu'ils

voulaient ! C'était plutôt de petites bouclettes, je trouvais cela plus joli. Marius n'était pas beaucoup plus âgé que moi. C'était un copain, il me coiffait comme je voulais. Ce que n'auraient pas fait d'autres coiffeurs. Pour faire la permanente, les bigoudis chauffaient sur des barres autour d'un gros cylindre. Auparavant, le coiffeur avait enroulé les cheveux sur des petits rouleaux en bois entourés de papier ignifuge. Quand les bigoudis étaient à point, on les posait sur ces petits rouleaux et ils restaient un certain temps plus ou moins longtemps, donc plus ou moins frisés. Ensuite on enlevait les gros bigoudis et on les posait sur leur socle refroidi jusqu'à la prochaine utilisation. Les petits rouleaux en bois étaient récupérés, lavés, séchés et mis dans une boîte où ils attendaient la prochaine séance.

Il faut dire que la permanente durait de 4 à 5 mois avec des mises en plis de temps en temps. Pour la permanente il fallait compter une partie de l'après-midi. Il y avait beaucoup de manipulations mais c'était seulement 2 ou 3 fois par an.

Pour la mise en plis on roulait les boucles mouillées autour d'un petit cylindre en bois et une fois secs, ils devaient rester dans la même position, la tête pleine de petits rouleaux, moi je n'aimais pas. Chacun ses goûts. Les cheveux à moi étaient pleins de petites boucles. Les copines aimaient bien passer leur main dans mes cheveux et disaient «il est mignon le petit mouton ».

Voilà les premiers balbutiements de la coiffure moderne. Que de progrès ont été apportés depuis... !

PS : Même lorsque j'ai commencé à travailler je n'ai pas changé de coiffeur, mais ils étaient deux maintenant, Marius s'était marié, et avec sa femme Simone, ils m'ont coiffée l'un ou l'autre indifféremment, jusqu'au bout, chaque fois que je venais à Sannat.